

# L'EAU À LA BOUCHE

par  
THOMAS  
ROSENBOOM

Traduit du néerlandais par l'Atelier de traduction (2010) de  
l'Institut Néerlandais de Paris, sous la supervision d'Isabelle Rosselin.

Publié dans *Septentrion* 2011/2.

Voir [www.onserfdeel.be](http://www.onserfdeel.be) ou [www.onserfdeel.nl](http://www.onserfdeel.nl).

**D**e chacun de ses romans ou de ses recueils de nouvelles il apparaît clairement que le Néerlandais Thomas Rosenboom (\* 1956) est un conteur-né. Ses livres se déroulent en général dans le passé, mais ses personnages nous intéressent par leurs traits de caractère universels tels que l'orgueil, l'ambition, l'entêtement, le besoin de reconnaissance sociale ou encore l'aspiration au bien. Plus d'une fois, un personnage est convaincu de bien tenir les rênes de son existence alors qu'il se dirige inéluctablement vers sa perte.

Si de nombreux critiques n'hésitent pas à louer le talent d'écrivain de Rosenboom, ce dernier a néanmoins un problème. Il écrit de gros livres, de véritables pavés qui semblent effaroucher les éditeurs étrangers. Ce qui explique sans doute que seul un de ses titres a été traduit en français. Les éditions Stock ont en effet publié en 2006 *Le Danseur de tango* (titre original: *Spitzen*), traduction réalisée par l'éminent traducteur de Hugo Claus, Alain van Crugten. De son côté *Septentrion* avait publié dans son numéro 4 / 2003 un extrait de *De nieuwe man* (L'Homme nouveau) dans le but d'attirer l'attention des éditeurs français sur le talent de Rosenboom<sup>1</sup>.

Il n'existe donc malheureusement pas d'autres traductions jusqu'ici, mais pourquoi baisser les bras? Voici une deuxième tentative avec cette fois trois extraits tirés du roman *Zoete mond* (L'Eau à la bouche), publié en 2009, qui raconte l'histoire du vétérinaire Rebert van Buyten. S'étant installé en 1965 dans un village sur le Rhin, il y suscite parmi les enfants une véritable vague d'amour pour les animaux. Cependant, par sa popularité grandissante, il ébranle sans le vouloir le piédestal d'une autre célébrité locale, le rigolo attitré du village, Jan le Marcheur. Et c'est précisément à cette époque aussi que Laura Banda, qui est belle à mourir, n'a que ce nom-là à la bouche, provoquant l'aversion croissante de Rebert van Buyten pour ce Jan le Marcheur. Dès lors, Van Buyten rumine de doux projets de vengeance.

---

Note :

1 Voir *Septentrion*, XXXII, n° 4, 2003, pp. 48-51.

## ANGELEN

Angelen était un village comme tous les autres villages des bords du Rhin. Même sa seule particularité, il la partageait avec ces autres villages. Il se situait au bord du Rhin. Mais de port, Angelen n'en avait pas, le village était retranché derrière la digue, sans relation étroite avec le fleuve, dont il était justement coupé par cette digue. Replié sur lui-même, il se resserrait autour de la place avec son église, ses commerces et sa boîte aux lettres. La maison du maire était un peu à l'écart du centre et, bien plus loin, perdu dans les terres et déjà sur la nationale, se dressait l'hôtel Oranje avec sa grande salle des fêtes. Tout le monde avait eu l'occasion d'y aller, ne serait-ce qu'une fois, mais certains y venaient régulièrement, car on s'y mariait, le club de gymnastique s'y exerçait aux anneaux, celui de handball y disputait ses matches sur la piste de danse, marquée de lignes jaunes. Ainsi l'hôtel faisait tout de même partie du village qui, sans port, était essentiellement un village rural, avec des cochons à l'arrière des maisons, des poules dans le jardin et quelques lapins dans des clapiers à la remise. Souvent, ces lapins n'avaient pas de nom, parfois ils s'appelaient Noël, mais seulement s'il prenait l'envie au père de famille de faire cette plaisanterie.

Cependant, par beau temps, on montait sur la digue pour regarder le fleuve, les bateaux et l'autre rive. Majestueuse et se modifiant sans cesse au gré du temps, la puissante masse d'eau s'écoulait en un mouvement continu, sans toutefois changer de place. Depuis les deux rives, des retenues de blocs de basalte s'avançaient dans l'eau, tous les cent mètres un épi, pour resserrer le courant, l'accélérer, et ainsi maintenir la profondeur. À l'extrémité de chaque épi s'élevait un grand poteau coiffé d'une balise, sur lequel un cormoran venait de temps à autre sécher ses ailes; les bancs de sable entre les épis étaient bordés de saules, parfois de roseaux ou encore simplement d'herbe des terres inondables. C'est là que paissait le bon bétail, que les vaches, l'été, avaient les pattes dans l'eau, tandis que les bateaux passaient en une procession infinie, entre les deux rives elles aussi infinies, de bouée en bouée, entre les flotteurs qui par un double rang de perles indiquaient le chenal, depuis la mer jusqu'à Bâle: les flotteurs verts, en remontant le fleuve vers l'intérieur des terres, à droite, le long de la rive sud; les rouges à gauche, le long de la rive nord.

Angelen était situé sur la rive nord, tout près de l'Allemagne, à quelques kilomètres à l'ouest de Tolkamer, à la frontière. L'autre rive était allemande. Bimmen y dressait son clocher au-dessus de la digue, un peu plus sur la gauche Keeken, encore plus loin en amont Düffelward. Toujours sur l'autre rive mais à droite de Bimmen, à nouveau sur le sol néerlandais, presque en face d'Angelen, on apercevait Millingen et ses trois clochers, les grues du chantier naval Bodewes et le bac en bas de la rampe d'accès. Tolkamer aussi avait un chantier naval qu'on pouvait voir de la digue: tout à gauche, dans le creux de la courbe, juste en face de Düffelward, sur l'autre rive, la catholique, s'élevaient les grues de De Hoop Lobith. Le fleuve formait ainsi la frontière qui séparait les deux pays, mais en même temps les reliait, car on ne pouvait l'enserrer, il ne cessait de couler.

Quand on montait de temps à autre sur la digue, on voyait passer des bateaux chaque fois différents, de même que coulait une eau toujours différente, si bien que le fleuve, ainsi que la sagesse le voulait, n'était jamais pareil, même s'il était tout aussi vrai que l'eau, une fois déversée dans la mer, s'évaporait, se condensait en nuages, était rabattue par le vent d'ouest bien au-dessus d'Angelen, vers les montagnes, retombait en pluie et en neige, se rassemblait dans le cours supérieur et finissait par s'écouler à nouveau, la même eau, tout comme, en définitive, toujours les mêmes bateaux passaient, de port en port, puis revenaient, ils revenaient toujours, certains mêmes pour des transports réguliers.

Quand on venait plus souvent sur la digue, on finissait par s'en apercevoir. D'abord on reconnaissait les bateaux, puis on connaissait leur nom et, en définitive, leur comportement. Ils s'appelaient Animo, Fortuna, Tilly ou Hoffnung, certains remontaient le fleuve pleins et le redescendaient à vide, pour d'autres c'était précisément le contraire, mais ils étaient toujours occupés à prendre ou à livrer des marchandises, toujours en activité. Quand on portait ce regard, on ne voyait plus passer une simple péniche, mais un bateau avec un nom et un but: l'Animo qui allait chercher du sable. On connaissait le bateau comme on connaît un cheval; machinalement, on le saluait à son passage, comme on saluait le cheval du ramasseur d'épluchures, et on s'y attachait, justement pour la répétition de son comportement, pour sa manière de tirer la charrette, de transporter son chargement, de faire ce qu'il y avait à faire.

### ANGELEN BIS

Angelen était à ce point immuable au bord du fleuve que même la guerre n'avait pas changé le village. Il y était entré comme il en était sorti, sans un coup de feu, puis des changements avaient fini par se produire à partir des années cinquante et, en définitive, le fleuve avait changé lui aussi.

La population avait pris de l'ampleur, mais tout le monde avait retrouvé du travail parce que les entreprises avaient également pris de l'ampleur, le chantier naval Bodewes en face, le chantier naval De Hoop Lobith à Tolkamer, la laiterie Minerva, les briqueteries des environs, et aussi l'entreprise de déménagement Van Haren, à Angelen: alors que le vieux Van Haren sillonnait autrefois la région au volant d'une camionnette rouillée, le jeune Van Haren avait rapidement remplacé le véhicule par un Magirus écarlate flambant neuf, un vrai camion, tellement grand qu'il dépassait la plupart des maisons et ne pouvait se garer dans le vieux centre. Mais il en fallait davantage pour satisfaire l'esprit d'entreprise du jeune Van Haren: parcourant les temps modernes de déménagement en déménagement, il trouvait de nouvelles possibilités et de nouveaux marchés; grâce à un système de tubes qui s'accrochaient à divers endroits et à des grilles d'aération, il avait adapté son camion au transport de bétail, tandis que les mêmes tubes suspendus plus haut pouvaient aussi servir de tringles à vêtements. Sa soif d'entreprendre apparut pour la première fois dans sa pleine mesure lorsqu'il décrocha un contrat pour le transport d'un grand lot de textile asiatique qu'un navire avait déchargé à Rotterdam et qui devait être transporté chez un distributeur à Duisbourg. Pendant des semaines, il partait chaque matin aux aurores en direction de Rotterdam; à midi on le voyait passer au loin sur la nationale, roulant dans l'autre sens vers l'Allemagne, ne rentrant chez lui que le soir vers neuf heures - il n'avait plus une entreprise de déménagement, mais une société de transport, il ne faisait plus de trajets régionaux mais internationaux; sur les flancs rouges de son camion était peint en blanc «Transports Van Haren»: le camion était la fierté du village.

Quand les pères eurent tous retrouvé du travail, le temps des vaches maigres fut révolu; les salaires ne cessèrent d'augmenter et la prospérité s'installa. Si les premières automobiles avaient suscité la curiosité à Angelen, il y en eut bientôt tellement que plus personne ne prêta attention à ces Volkswagen, Opel Cadet, Renault et Simca. La seule voiture qui faisait encore sensation était celle de Jan le Marcheur - il en avait acheté une nouvelle, encore une Cadillac mais maintenant bien différente, une énorme limousine profilée, avec des ailerons, des ailes galbées même, une Cadillac Fleetwood au toit de toile - mais Jan le Marcheur ne faisait déjà plus partie d'Angelen.

Avec la prospérité et la voiture commença l'ère des loisirs. Une excursion aux Trois Bornes devint très populaire, plus tard on alla passer la journée au nouveau parc à dauphins de Duisbourg, des familles poussaient même jusqu'à Bonn en longeant le Rhin, pour y voir les bâtiments officiels sur les quais. Les gens furent de plus en plus nombreux à partir en vacances, ils allaient camper dans la région de la Veluwe ou à l'étranger, et pour s'assurer que tout était encore complet et en bon état, on plantait la tente dans le jardin, on gonflait les matelas et le canot pneumatique - le père maniait le maillet en caoutchouc encore tout neuf, la mère remplissait d'eau le canot en guise de pataugeoire et, ce soir-là, les enfants avaient le droit de dormir sous la tente. Au début de l'été, les familles un peu plus aisées attelaient à leur voiture une Alpenkreuzer, une remorque avec un auvent qu'on pouvait déplier une fois sur place. Quelle excitation lorsque la petite remorque sortie de ses quartiers d'hiver faisait son apparition dans la rue; on la décrassait et on commençait, des jours et des jours avant le départ, à y entasser les bagages, chaque soir après le dîner un peu plus...

Entre-temps, la jeunesse s'était dotée d'un moyen de transport motorisé: le cyclomoteur, Mobylettes pour les filles, Kreidler rouge Ferrari ou Zündapp gris métallisé pour les garçons. Ils filaient plein pot à Zevenaar pour aller au lycée, ou au dancing le samedi soir, et lorsqu'un snackbar ouvrit à Angelen, au distributeur le Gastronom, près de la nouvelle laverie moderne, où le linge était nettoyé à sec. Les garçons ne descendaient de leur engin que pour se servir au distributeur; autrement, ils restaient assis sur leur selle biplace, les jambes écartées et le moteur en marche, et quand par hasard un vieux passait sur son Solex ou sa Sparta, le plus provocateur de la bande, plaqué sur son réservoir, fonçait pour le dépasser. Puis, après un tour de l'église il revenait, se rangeait ailleurs dans la cohue et un autre s'élançait pour un nouveau tour, parfois avec une fille à l'arrière ou un des petits enfants devant, dans ce cas très lentement.

#### CHEZ LAURA BANDA

Quand il sortit de chez lui ce samedi, une plaque qu'il avait fabriquée lui-même était maintenant fixée à côté de la porte. Il avait trouvé un morceau de contreplaqué dans la cave, l'avait peint en rouge et, à la peinture blanche, il y avait inscrit à grands traits de pinceau: «R. van Buyten, vétérinaire». Ainsi personne n'irait s'imaginer qu'il avait vraiment l'intention d'ouvrir un cabinet ou de faire étalage de sa profession, il l'avait fait juste pour les enfants, pour répondre à la demande de ce petit garçon, pour qu'ils aient un vétérinaire, pour que le village ait son vétérinaire. De quel droit le leur aurait-il refusé?

Le temps était toujours aussi chaud et brumeux. Le camion écarlate de Van Haren, garé en retrait devant les constructions récentes, toujours un peu plus tôt le samedi, toute la journée le dimanche, flamboyait par intermittence entre les arbres de la rue pavée, avec moins d'éclat que d'habitude sous le voile de chaleur qui, toute l'après-midi, l'avait fait hésiter à porter ou non un veston: une simple chemise serait trop décontractée, comme s'il se prenait pour un intime de la famille. Mais qui portait un veston par un temps pareil, et un samedi de surcroît!

Il avait mis tout aussi longtemps à décider s'il devait apporter quoi que ce soit - il ne voulait pas se présenter les mains vides, mais s'il apportait quelque chose, cela pouvait paraître insistant, comme s'il voulait donner à sa visite une importance particulière et obliger Madame Banda à le recevoir plus longtemps. Après tout, il n'avait rien besoin d'apporter! Ne l'avait-elle pas invité simplement parce qu'elle tenait à le remercier de s'être occupé du chien? Et que n'irait pas penser son mari s'il lui ouvrait la porte et le voyait sur le seuil en bras de chemise avec un bouquet pour sa femme?

Sortant de la rue pavée, il passa devant l'aire de jeu déserte. Il faisait trop chaud pour jouer, bien trop chaud également pour le veston qu'il portait. Comme il avait les mains libres, il aurait pu facilement les mettre dans ses poches, mais il faisait décidément trop chaud. Les bras ballants, il se frayait un chemin à travers la chaleur, laissant un champ desséché à droite, les premiers pâtés de maisons à gauche et le camion rouge avec ses lettres blanches derrière lui. Il ne se demandait plus s'il était prétentieux que la plaque portant son nom soit dans les mêmes couleurs que la fierté du village, il était trop près, et sans faire le rapprochement, il tourna au coin où les enfants et Bobby avaient aussi tourné. Au croisement suivant, la rue Swartenhondt s'ouvrit devant lui.

Il n'y avait personne dehors. Chacun restait chez soi derrière les voilages. Dans les jardins devant les maisons poussaient de petites plantes. Quelques jours plus tôt, il était venu dans la maison qui faisait l'angle, pour retirer le point de suture, à présent il devait se rendre vers le milieu de la rue. Une voiture recouverte d'une housse grise était garée devant la porte. Encore quelques pas, un dernier coup d'œil sur sa montre et par-dessus son épaule, puis il sonna au numéro 25, chez les Banda.

Ce fut elle qui vint ouvrir, soudain elle fut là, les lèvres maquillées, ses yeux bleus, une robe d'été, tout à la fois, sa voix aussi.

«Docteur! Comme c'est gentil d'être venu. Entrez... Je suis derrière, dans le jardin...».

Lorsqu'elle se tourna et se montra aussi de dos, sa présence lui fit si forte impression qu'il eut d'abord un mouvement de recul avant de se ressaisir, de se sentir au contraire attiré et de franchir le seuil. En apesanteur, il la suivit à travers le couloir sombre jusqu'à l'arrière, un œil rivé sur ses fesses en mouvement, tandis que l'autre partait dans toutes les directions, le blouson en cuir sur le portemanteau, les escaliers menant à l'étage, la porte de la pièce d'où venait la musique, la vaisselle sur l'égoûttoir, puis la lumière finit par réapparaître et, étourdi à force de loucher, il sortit de la cuisine en chancelant et se retrouva sur la terrasse.

«Asseyez-vous! Un peu de thé?»

Trois chaises pliantes étaient disposées autour d'une table. Il acquiesça, s'assit face au jardin, la regarda rentrer dans la maison et reprit ses esprits.

Un jeune bouleau se dressait au milieu du gazon; la haie dépassait à peine la clôture du jardin; un volubilis en fleurs ne couvrait qu'à moitié le côté de la remise - la maison était aussi neuve que le jardin était récent, comme tout ici d'ailleurs. Des dalles posées ça et là sur l'herbe traçaient un sentier dans le jardin, comme les empreintes d'un éléphant qui aurait contourné le bouleau et se serait dirigé vers la clôture.

La musique s'arrêta, Laura Banda sortit avec la théière et deux tasses, elle servit le thé et s'installa, plutôt à côté de lui qu'en face. Souriante, elle regardait comme lui le jardin. Au fond, sur l'herbe, discrètement posé contre un parterre de fleurs, un parc grillagé abritait un lapin.

«Lieneke n'est pas là?» finit-il par articuler.

Au lieu de répondre aussitôt, elle sourit de plus belle, comme si un souvenir remontait lentement à la surface.

«Non, ces jours-ci, elle est toujours chez les gens qui habitent au coin de la rue, on ne peut plus la séparer de Bobby!»

Il hocha la tête. «Et...votre mari?»

Le même calme, le même sourire. «Il est officier mécanicien sur un cargo, et en ce moment il doit être quelque part entre Hong Kong et Singapour - il ne faut donc pas non plus compter sur lui. Alors, Monsieur Van Buyten, si cela ne vous gêne pas, nous ne serons que tous les deux.»

La chaleur s'intensifia, les enveloppa un instant, tant ils étaient ensemble, et voilà qu'elle l'appelait maintenant par son nom. Il ne parvenait plus à se souvenir à quand cela remontait

à Arnhem, mais, à Angelen, c'était bien la première fois, il ne s'était encore jamais présenté par son nom à qui que ce soit.

«Pas du tout, mais comment, si je peux me permettre...»

«Comment je connais votre nom? Depuis que vous avez fixé cette plaque magnifique, tout le monde connaît votre nom! Par les enfants! Vous ne les avez pas vus cachés derrière les buissons? L'opération les a vraiment impressionnés, je les entends souvent en parler, d'ailleurs les adultes aussi, tout le village sait maintenant qui vous êtes et que vous avez sauvé Bobby... Vous êtes célèbre, un héros, je vous assure!»

Il secoua la tête, le triomphe modeste, et haussa les épaules - ces derniers jours, il avait bien remarqué que les gens le regardaient autrement.

«Et j'ai appris que vous avez également rencontré notre autre célébrité, Jan le Marcheur?»

Elle devait parler de l'homme à la silhouette. Elle avait éteint les projecteurs, les éloges étaient terminés, il était maintenant question de quelqu'un d'autre.

Extraits de *Zoete mond* (L'Eau à la bouche), Querido, Amsterdam, 2009, pp. 52-54, 159-161 et 257-260.

Traduction réalisée avec le soutien financier de la *Nederlandse Taalunie* et du *Expertisecentrum Literair Vertalen* (ELV).